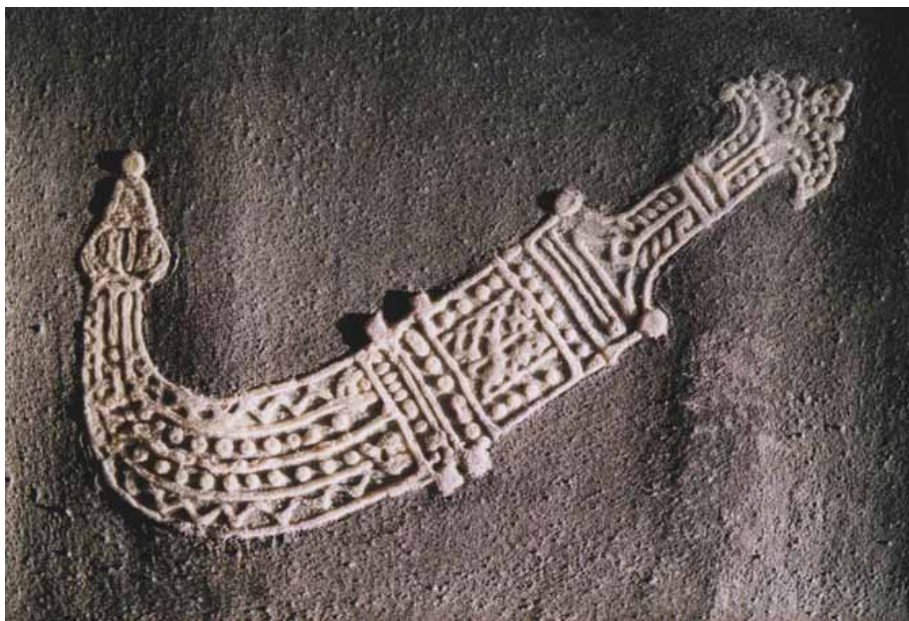


35 : GUERRE DE 1939



*Poignard yéménite rituel (wranja)
(sables colorés et liant vinylique)*

Après avoir passé une première année à Polytechnique, sur la montagne Sainte Geneviève, survint la mobilisation. Sous-lieutenant, je fus envoyé à Montargis pour y suivre une formation d'Officier de Communications. Les matériels et méthodes de l'époque font maintenant sourire : on nous apprenait le morse optique, et l'utilisation de téléphones de campagne pourvus de manivelles pour appeler l'interlocuteur. Après quelques semaines d'entraînement, je fus transféré sur le front, et logé dans une ferme. Etre jeune officier ne me déplaisait pas, et je me sentais fort bien dans mes pantalons bouffants couleur chamois. Pour montrer à la fois ma désinvolture, et aussi ma familiarité avec la vie des champs, j'allais dès le petit matin, visiter l'étable avec la jeune vachère. Malheureusement une des bêtes se vida à mon passage sur ma jolie culotte de cheval: la jeune fille pouffa de rire, il me fallut bien en faire autant. Ce fut là mon premier accident de guerre !

J'avais été affecté à l'observation des lignes ennemies, au niveau du Corps d'Armée. Dès le premier jour, je fus introduit dans un espace exigu situé dans la queue d'un petit avion de reconnaissance. L'ennemi était supposé signaler sa présence au sol en tirant sur nous au passage. Dans l'avion nous étions deux, le pilote, et moi-même à l'arrière, avec une mitrailleuse entre les jambes. Je devais tirer sur tout avion ennemi susceptible de se présenter. On m'avait précisé au départ que les avions allemands étaient plus rapides que les nôtres : le problème était donc d'éviter d'en rencontrer ! Bref, nous allions servir d'appât. Sur ces entrefaites l'armée demanda des volontaires pour former des groupes de combats au Proche Orient. Mon goût pour toute aventure s'accordait fort bien



*Notre pays fut submergé
par une horde cuirassée
et armée que me rappellent
ces coléoptères*

avec l'enthousiasme modéré que j'éprouvais à l'idée de servir de cible. Je fus aussitôt expédié à la base d'Hussein Dey, à côté d'Alger : c'était l'étape obligée pour le Proche Orient. Mes précédentes évolutions aériennes furent aussitôt remplacées par des marches d'endurance avec des recrues algériennes, et par des galops sur des chevaux arabes. Sur ces entrefaites survint l'armistice.

Dans la situation assez floue qui suivit j'allai me présenter



*Restes de casemates
allemandes (côte Atlantique)*

au titulaire de la chaire de botanique de l'Université d'Alger, réputé dans son domaine. Il me fit faire quelques coupes histologiques, et j'étudiai avec passion les diverses organelles que contiennent les cellules. La zoologie, la botanique, la biologie me passionnaient déjà et auraient certainement pu me donner la direction d'une carrière. Cette période incertaine paraissant se

prolonger, je demandai à mes supérieurs l'autorisation de faire, avec un camarade, un tour d'Algérie, en bus et auto-stop. Nous devions bien entendu rendre compte régulièrement de nos mouvements et rester aux ordres.

Nous fûmes merveilleusement reçus partout, en particulier par les femmes arabes, plus ou moins voilées, qui nous offraient parfois des petits gâteaux et des bonbons. Nous fîmes ainsi une traversée sympathique de la Kabylie ; nous entreprîmes dans la foulée l'ascension du Lella Redidja, sommet couvert de cèdres qui domine ce massif. Nos errances nous menèrent aussi à Bougie, puis dans le désert jusqu'à Bab el Oued, Boussa Hadda et autres oasis. Revenus de cette équipée, et désireux de ne pas rester oisif, j'entrepris alors d'explorer la côte aux environs d'Alger ; je m'entendis avec un sous-officier de la base d'Hussein Dey qui restait mon lieu

d'attache militaire.

Ce sous-officier était un habile mécanicien. Sur mes indications, utilisant un long tube de chauffage en cuivre, un bon ressort et une tige inoxydable assortie d'une pointe et d'une encoche, il m'aida à assembler un honorable modèle de fusil sous-marin. Le mécanisme de la gâchette, partie essentielle de l'instrument, rentrait évidemment dans la spécialité de ce sous-officier ; je parvins aussi à bricoler un masque. J'étais désormais équipé pour la chasse sous-marine. Le fusil était un peu lourd, mais le ressort puissant. La gâchette résistait cependant un peu trop, ce qui nuisait au déclenchement et à la précision du tir.



*La joie de vivre revenue 50
ans après l'occupation
(Cap Ferret)*

Je partis l'essayer ; mais ce qui manquait sur ces rivages c'étaient les poissons. Un peu dépité, je regagnais chaque soir ma chambre en ville ; ma propriétaire, une dame aimable aux proportions généreuses, louait deux chambres : j'en occupais une et, dans l'autre était installée une jeune femme que je croisais parfois.

J'entrepris un soir de démonter la gâchette du fusil, afin de la rendre plus sensible, et je graissais le tout soigneusement. Au cours de mes manipulations et à ma terreur la flèche, soudain libérée, se dirigea avec violence vers la cloison qui me séparait de ma voisine, puis, l'ayant transpercée resta plantée à mi-chemin ; il y eut un cri perçant, je me précipitai, et frappai à sa porte. La malheureuse paraissait terrorisée et le premier contact fut délicat ; j'eus beau m'expliquer, exposer les difficultés et l'intérêt de mes expériences, elle ne me manifestât aucune compréhension. Je dois admettre qu'une flèche d'acier surgissant de sa cloison ne prédisposait pas en

ma faveur ; elle ne songea pas un instant, hélas, à prendre ma flèche pour celle de Cupidon. Enfin elle se calma, j'extirpai la flèche et battis en retraite. Quant à la propriétaire, attirée par l'agitation, elle sortit de chez elle un peu inquiète; elle comprit aussitôt la situation, et me pria un peu sévèrement d'interrompre mes expériences chez elle ; mais je crois qu'elle riait sous cape...

Autant que je m'en souviens, et à ma surprise, je n'eus jamais à payer le plâtrier. Je pense que ma logeuse était flattée d'héberger un jeune officier, et je devais être attendrissant de remord !



La mousse poussée par les vagues a effacé toute trace de bottes

La vie reprit son calme ; je continuais à pêcher, sans plus de succès d'ailleurs.

Je fus finalement rappelé en France pour y rejoindre l'Ecole Polytechnique, repliée à Villeurbanne, à côté de Lyon.

La guerre devait me retrouver plus tard ; en attendant je tombai sérieusement malade avec une hépatite virale qui me maintint trois mois à l'hôpital Desgenettes.

Mais je pus poursuivre

mes études et sortir dans un rang me permettant de choisir ce que je voulais. Pour des raisons sentimentales inutiles à commenter, je ne choisis pas le Corps des Mines, mais, à la divine surprise du camarade qui me suivait dans le classement, j'optai pour le Corps des Ponts et Chaussées. Ceci me conduisit à rallier, pour deux ans, Paris occupé, et l'Ecole de la rue des Saints Pères.



Mouvement et espaces